

Le Pays noir
De nos jours

Sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Teresa Wyatt avait l'impression que cette nuit serait sa dernière.

Elle éteignit son téléviseur et tout devint silencieux. Seulement ce n'était pas le silence qui s'installait d'habitude lorsque, à l'approche de l'heure du coucher, sa maison et elle s'abandonnaient à une douce langueur.

Elle n'aurait su dire ce qu'elle s'attendait à découvrir aux infos du soir. L'annonce avait déjà été faite un peu plus tôt au journal télévisé local. Peut-être espérait-elle un miracle, un répit de dernière minute.

Depuis le dépôt de la demande initiale, deux ans plus tôt, elle se faisait l'effet d'une prisonnière dans le couloir de la mort. Des gardes venaient régulièrement la conduire vers la chaise, puis le sort la ramenait dans sa cellule, en sécurité. Mais cette fois, ce serait la fin. Teresa pressentait qu'il n'y aurait pas de nouveau recours, pas de délai supplémentaire.

Elle se demanda si les autres avaient vu les infos. Partageaient-ils son sentiment? Oseraient-ils s'avouer que l'envie de se protéger surpassait les remords?

Aurait-elle été une meilleure personne, une pointe de mauvaise conscience se serait peut-être mêlée à sa peur. Mais ce n'était pas le cas.

S'écarter du plan prévu aurait ruiné sa réputation. Ça aurait été une tache sur son nom, la fin du respect dont elle jouissait à ce jour.

Elle ne doutait pas que la plainte pouvait être prise au sérieux. La source était sournoise, mais crédible. Heureusement, elle avait été définitivement réduite au silence – et c'était là quelque chose qu'elle n'était pas près de regretter.

Pourtant, au cours des années écoulées depuis Crestwood, il était parfois arrivé que son ventre se torde à la vue d'une démarche similaire, d'une couleur de cheveux ou d'une inclinaison de la tête particulière.

Elle se leva et tenta de dissiper sa mélancolie en rangeant son assiette et son verre de vin dans le lave-vaisselle.

Il n'y avait pas de chien à laisser sortir ni de chat à laisser entrer. Juste une dernière inspection des serrures de la maison, par mesure de sécurité.

Une fois de plus, elle eut le sentiment que c'était inutile, que rien ne pouvait retenir le passé. Elle chassa vite cette pensée de son esprit. Elle n'avait pas à avoir peur. Ils avaient tous conclu un pacte, et cela faisait dix ans qu'ils s'y conformaient. Ils n'étaient que cinq à connaître la vérité.

Elle était trop tendue pour s'endormir rapidement, mais elle avait convoqué une réunion du personnel à 7 heures le lendemain matin et elle ne pouvait pas se permettre d'arriver en retard.

Elle alla ouvrir le robinet de la baignoire et versa une bonne dose de bain moussant à la lavande. Le

parfum se répandit aussitôt autour d'elle. Après le verre de vin qu'elle avait bu en début de soirée, une longue immersion dans l'eau chaude devrait l'aider à trouver le sommeil.

Sa robe de chambre et son pyjama en satin étaient soigneusement pliés sur le panier de linge sale lorsqu'elle entra dans la baignoire.

Elle ferma les yeux et laissa l'eau l'envelopper. Un sourire monta à ses lèvres à mesure que son anxiété s'estompait. Elle avait les nerfs à vif, voilà tout.

Sa vie lui semblait se diviser en deux parties. Il y avait eu les trente-sept années A.C., ainsi qu'elle appelait sa vie *ante* Crestwood. Une période bénie. Célibataire et ambitieuse, elle décidait seule de tout ce qui la concernait, sans avoir de comptes à rendre à personne.

Après, tout était devenu différent. La peur l'avait suivie partout comme une ombre, dictant ses actes et influençant ses choix.

Elle se rappelait avoir lu quelque part que la conscience n'était rien d'autre que l'angoisse de se faire prendre, et elle était assez honnête pour admettre que, dans son cas, cela se vérifiait.

Mais leur secret était bien gardé. Il ne pouvait pas en être autrement.

Du verre vola soudain en éclats quelque part. Et pas au loin, non. Cela venait de la porte de sa cuisine.

Elle resta parfaitement immobile, aux aguets. Le fracas n'avait dû alerter aucun de ses voisins. La maison la plus proche se trouvait à presque deux cents mètres, de l'autre côté d'une haie de cyprès elle-même haute de six mètres.

Le silence se fit plus pesant, plus lourd de menaces.

Ce n'était peut-être qu'un acte de pur vandalisme. Quelques étudiants de Saint-Joseph qui auraient découvert son adresse. Bon sang, pourvu que ce soit ça.

Le sang pulsait dans ses veines et battait à ses tempes. Elle déglutit pour tenter de faire cesser le bourdonnement dans ses oreilles.

Son corps réagissait peu à peu à l'impression de ne plus être seule. Elle se redressa et le clapotis de l'eau contre les parois de la baignoire résonna dans la pièce. Sa main glissa sur le rebord avant de retomber sur le côté.

Un bruit au bas de l'escalier anéantit son mince espoir d'avoir affaire à de simples vandales.

Il était trop tard, elle le savait. Elle aurait dû réagir, mais tout son être s'était pétrifié devant l'inévitable. Elle n'avait nulle part où se cacher.

Les marches grincèrent. Elle ferma les yeux et s'obligea à rester calme. Au bout du compte, affronter enfin les peurs qui la hantaient lui procurait un certain sentiment de liberté.

Elle rouvrit les yeux. Un courant d'air frais s'était engouffré dans la salle de bains.

La silhouette lui apparut comme une ombre noire et indistincte. Son pantalon de treillis était surmonté d'une épaisse polaire noire, elle-même recouverte d'un long pardessus, et une cagoule en laine masquait son visage. *Mais pourquoi moi ?* songea Teresa dans un sursaut de révolte. Elle n'était pas le maillon le plus faible du groupe.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas parlé, dit-elle.

Ses paroles furent à peine audibles. Tous ses sens déclinaient à mesure que son organisme se préparait à mourir.

L'ombre noire fit deux pas vers elle. Teresa l'examina, en quête d'un indice, mais n'en trouva aucun. Il ne pouvait s'agir que de l'un des quatre autres.

De l'urine s'écoula entre ses jambes dans l'eau parfumée. Son corps la trahissait.

— Je promets... je n'ai pas...

Laissant sa phrase inachevée, elle essaya de s'asseoir, mais le bain moussant avait rendu la baignoire trop glissante.

Sa respiration n'était plus qu'un râle essoufflé, elle chercha comment supplier l'intrus de l'épargner. Non, elle ne voulait pas mourir. Ce n'était pas le bon moment. Elle n'était pas prête. Il y avait des choses qu'elle tenait à faire.

Elle imagina soudain l'eau emplir ses poumons et les gonfler comme des ballons.

— S'il vous plaît..., articula-t-elle avec un geste implorant. S'il vous plaît... non... je ne veux pas mourir...

L'individu se pencha et appuya une main gantée sur chacun de ses seins. Comprenant qu'il voulait la plaquer au fond de la baignoire, Teresa tenta encore de se redresser. Il fallait qu'elle s'explique. Mais la pression augmenta et ses efforts restèrent vains. La gravité et la force brutale de son assaillant l'empêchaient de se défendre.

Juste quand l'eau encadrait son visage, elle ouvrit la bouche. Un petit sanglot lui échappa.

— Je jure...

Incapable de poursuivre, elle regarda des bulles d'air sortir de son nez. Ses cheveux flottaient autour d'elle.

De l'autre côté de la surface, la silhouette n'était plus qu'une masse miroitante.

Le manque d'oxygène se fit très vite sentir et Teresa paniqua, battant des bras en tous sens. La main gantée glissa sur sa poitrine et elle put en profiter pour redresser la tête. Alors elle vit de plus près les yeux froids et perçants de son agresseur et le reconnut. Cela acheva de lui couper le souffle.

Après ce bref instant de confusion, l'agresseur reprit sa position initiale et l'enfonça fermement sous l'eau.

Alors même que sa conscience se brouillait, elle demeurait saisie d'incrédulité.

Ses complices n'imagineraient jamais qui ils devaient craindre.

Kim Stone contourna la Kawasaki Ninja pour régler le volume de son iPod. Les haut-parleurs vibraient au son des notes argentines du concerto de Vivaldi. Bientôt, ce serait sa partie préférée – le final de *L'Été*, intitulé « Tempête ».

Elle reposa sa clé à douille sur l'établi et s'essuya les mains sur un vieux chiffon en contemplant la Triumph Thunderbird qu'elle restaurait depuis sept mois déjà. Pourquoi sa moto ne parvenait-elle pas à capter toute son attention ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Presque 23 heures. Ses équipiers devaient être en train de quitter le Dog en titubant. Elle-même ne buvait pas, mais il lui arrivait de les accompagner quand elle estimait qu'elle avait bien mérité une pause.

Elle reprit sa clé à douille et s'agenouilla sur le tapis de protection en mousse à côté de la Triumph.

Rien ne justifiait qu'elle fasse la fête ce soir-là.

Le visage terrifié de Laura Yates vint se superposer aux entrailles de sa bécane. Elle positionna l'embout de sa clé sur un écrou, à l'extrémité arrière du vilebrequin, et tourna.

Reconnu coupable de trois viols, Terence Hunt allait rester longtemps derrière les barreaux.

— Mais pas assez longtemps, marmonna Kim.

Car il y avait eu une quatrième victime.

Elle actionna encore sa clé, mais l'écrou refusait de se bloquer. Elle avait déjà assemblé le palier, le pignon, la rondelle de serrage et le rotor. L'écrou était la dernière pièce du puzzle et cette saleté refusait de fixer la rondelle de frein.

Kim le regarda en silence. Il avait sacrément intérêt à lui obéir. Mais non, toujours rien. Elle reporta sa colère sur le manche de la clé à douille et tira de toutes ses forces. Le pas de vis cassa et l'écrou se mit à tourner librement.

— Merde ! cria-t-elle en jetant la clé à l'autre bout du garage.

Laura Yates avait tremblé à la barre des témoins en racontant le calvaire qu'elle avait subi lorsqu'elle avait été traînée derrière une église et violée brutalement à plusieurs reprises durant deux heures et demie. Tous avaient vu de leurs propres yeux combien elle avait peiné à s'asseoir – et ça, trois mois après son agression.

Assise dans le public, la jeune fille de dix-neuf ans avait écouté les verdicts de culpabilité se succéder jusqu'à ce que le juge passe à son dossier. Là, deux mots avaient été prononcés qui allaient changer sa vie à jamais.

Non coupable.

Et pourquoi ? Parce qu'elle avait avalé deux ou trois foutus verres d'alcool. Oubliés les onze points de suture, la côte cassée et l'œil au beurre noir. Elle avait forcément dû en avoir envie, vu qu'elle avait bu.

Kim sentit ses mains trembler de rage.